

Les constatations que nous fîmes, au cours d'un voyage de reconnaissance dans le bassin de la rivière Bostonnais, en juillet 1907, trouveraient peut-être ici leur place, n'étant pas, croyons-nous, sans quelque enseignement. Donc, au printemps de cette année, un violent incendie avait, sur un parcours de quelque six milles, dévasté la forêt qui couvrait les pentes de la vallée de la Bostonnais, ne laissant intacts que des peuplements de résineux peu étendus, qui s'étaient développés sur des sols très mouilleux. Autour de ces taches éparse de verdure, c'était comme une immense forêt de troncs calcinés, aux branches noircies, écourtées et sans souplesse, debout sur un sol où le roc granitique ici et là affleurait et que recouvrait une mince couche de cendres: paysage d'une aussi désespérante mélancolie que les côtes du Morbihan, où s'alignent, informes et rigides, des menhirs nombreux.

La plupart des ruisseaux qui, autrefois, bruissaient sans trêve sous la forêt verdoyante, s'étaient tus, et au fond de quelques lacs, dont un d'une superficie de cinq acres, les eaux stagnaient, incapables, à cause de leur abaissement de niveau, de s'écouler par la voie naturelle qu'elles s'étaient jadis creusée.

Dans une région voisine, où l'incendie ne s'était pas développé, les ruisseaux continuaient de couler sous la protection des cimes vertes, et les lacs les plus petits d'épandre leurs eaux par dessus leurs barrages naturels.

Si l'on veut bien noter que les deux régions auxquelles se sont limitées mes observations étaient absolument semblables sous le rapport de la topographie, comme de la nature minéralogique du sol et des conditions climatiques, et qu'elles ne différaient entre elles que par leur taux de boisement, on ne peut s'empêcher de voir que la présence de la forêt assure aux cours d'eau leur existence et leur activité.

Lorsqu'ils chassent, pour ainsi parler, la forêt des monts, le pâturage et l'agriculture, on l'a constaté souventes fois, finissent par avoir, au point de vue du régime des eaux courantes, une influence aussi désastreuse que celle de la destruction par l'incendie d'un massif boisé.

Cette vérité est mise en lumière par l'histoire, et les relations de voyages. En Grèce, les ruisseaux, qui prenaient leurs sources sous les bosquets sacrés, dans des monts aux appellations harmonieuses et aux lignes pures, n'ont plus d'autre vie

que celle qui, dans des vers immortels, leur a été communiquée par les poètes. De ce pays on pourrait dire qu'il n'a conservé que ce que l'homme se trouvait impuissant à lui faire perdre: l'azur de sa mer et ses gracieux contours projetés contre un ciel toujours lumineux.

Un géographe éminent, Elisée Reclus, raconte quelque part l'histoire assez plaisante de certain ruisseau d'Espagne qui autrefois vivait dans un coin de la province d'Aragon et dont la mort, à la suite d'un déboisement intense, oblige les paysans, établis sur ses bords, à remplacer dans la fabrication du mortier l'eau par le vin.

Dans la Colombie, rapporte Becquerel, près du village de Dubaté, deux lacs existaient dont les eaux se sont graduellement vaporisées à mesure que la forêt reculait, à tel point qu'on a pu étendre les cultures jusqu'en leur fond.

"On ne saurait, écrivait Blanqui, se faire une idée exacte des gorges provençales, où il n'existe plus un bocage assez grand pour abriter un oiseau, où le voyageur ne rencontre, au sein de l'été, que quelques rares touffes de lavande desséchées, où toutes les sources sont tarées, et où règne un silence que trouble à peine le bourdonnement des insectes." Vous conviendrez que, pour vivre dans un pays tel que celui dont Blanqui vient de nous faire la peinture, ce n'est pas trop d'avoir les doubles muscles et l'humeur joviale de Tartarin.

Si les sources, les ruisseaux et les lacs ne sont pas toujours tarés à la suite de la disparition d'importants massifs boisés, toujours du moins leur débit s'est trouvé diminué et leur niveau abaissé. Nous n'en voulons donner que quelques exemples, qui ne sont pas parmi les moins faits, croyons-nous, pour plaire et convaincre.

La forêt de Versailles, aux troncs séculaires, hauts et forts, peuplée de déesses et de dieux comme un antique bois sacré, est, certains dimanches ensoleillés d'été, merveilleusement belle de toutes les "grandes eaux" qui de ses multiples fontaines, si gracieuses et si variées de contours, jaillissent en gerbes frémissantes. Au temps où les rois vivaient à Versailles, entourés de la plus spirituelle comme de la plus belle cour d'Europe, ces fontaines étaient si abondamment et si régulièrement pourvues d'eau qu'elles pouvaient, pendant un jour entier, jouer sans trêve. Ce spectacle féerique que l'œil ne

peut se lasser de contempler, les fontaines de Versailles ne le donnent plus de nos jours que pendant une heure. Encore faut-il qu'on ait laissé, une journée entière, se remplir leurs vastes réservoirs d'alimentation. La Loire, la plus plaisante à voir des rivières de France, n'a pu, comme les vieux châteaux qui se dressent sur ses bords, résister à ce qu'on est convenu d'appeler le progrès de la civilisation. Navigable autrefois jusqu'à Orléans, elle ne l'est plus en amont de Saumur. C'est une rivière déchuée de sa splendeur, et sa déchéance semble avoir eu comme point de départ celle de la monarchie. Les seigneurs et les grandes dames, quand ils s'y promenaient en galiotes, dans ses eaux paisibles, claires et profondes se plaisaient à mirer leurs perruques poudrées. La Loire qui, sous Louis XIV, avait saisi au passage ces images toutes gracieuses et d'un contour infiniment délicat, devait, un siècle plus tard, dans ses ondes troublées par les bateaux à fond mobile et les corps des aristocrates qu'elle roulait, reproduire un instant le profil sans élégance d'un Carrier. C'était à cette époque où, comme disait Chateaubriand, "l'on en voulait même à la noblesse des chênes." On pense bien que la forêt qui, sur les vastes domaines de l'aristocratie, s'était développée en liberté, et dont l'existence rappelait aux républicains les plus "sincères", les chasses royales, ne pouvait être respectée, en ces jours où le respect n'était qu'un vain mot. Elle fut, s'il faut en croire certains auteurs, le théâtre de déprédations aussi nombreuses qu'inexcusables. Pour ainsi parler, on libéra la Loire, comme on le fit d'ailleurs pour plusieurs autres rivières, du joug des forêts qui pesait à ses sources. En la libérant, on fit moins qu'améliorer sa condition, puisqu'elle est maintenant une rivière où les terres et les débris minéralogiques de toutes sortes, amenés par ses grandes eaux, forment des masses extrêmement mobiles et qui rendent la navigation difficile, même en aval de Nantes.

Dans l'Europe centrale, cinq importantes rivières, le Rhin, l'Elbe, l'Oder, la Vistule et le Danube, ont vu, à la suite de la déforestation partielle des monts d'où elles sourdent, leur niveau s'abaisser et leur volume diminuer à tel point que des travaux de creusement et d'éclusage sont devenus nécessaires pour y rendre la navigation possible pendant toute l'année.